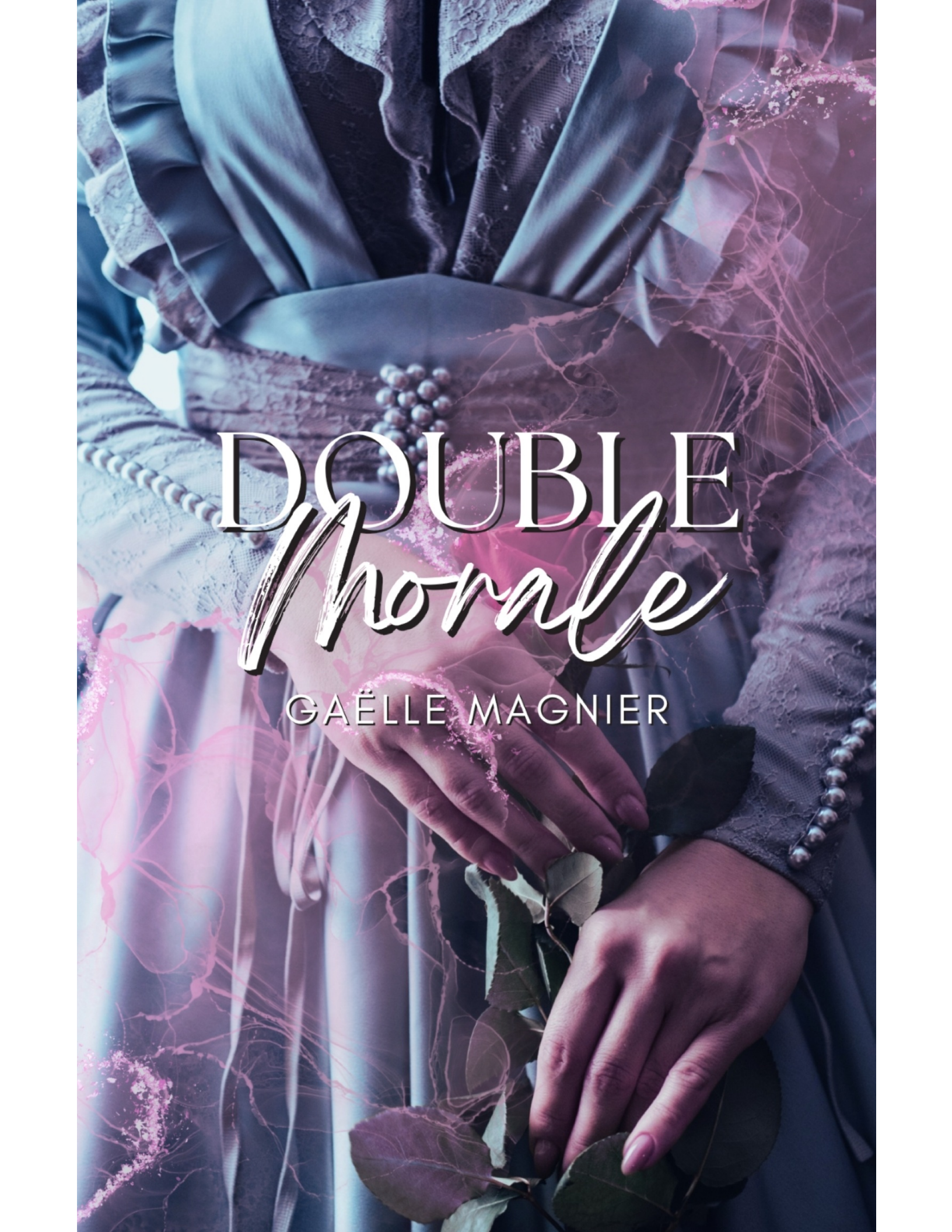




DOUBLE *Morale*

GAËLLE MAGNIER

Gaëlle Magnier

Double morale

© Gaëlle Magnier, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7530-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

à mon père,

« Janvier 1893, Babbacombe Cliff

Mon ami à moi seul, votre sonnet est absolument adorable et il est merveilleux que ces lèvres d'un rouge de pétale de rose qui sont les vôtres aient été faites non moins pour l'harmonie du chant que pour la folie des baisers. Votre agile âme d'or évolue entre passion et poésie. Je sais qu'Hyacinthe, qu'Apollon aima si follement, était vous au temps grec.

Pourquoi êtes-vous seul à Londres et quand irez-vous à Salisbury ? Allez-y pour rafraîchir vos mains au crépuscule gris des monuments gothiques et venez ici quand vous voudrez. Le site est ravissant, vous seul y manquez ; mais allez d'abord à Salisbury. Toujours, avec un amour éternel, votre

Oscar. »

Prologue

Campagne londonienne, mai 1891.

Le printemps était particulièrement ensoleillé. Là où, habituellement, il n'y avait que quelques rayons perçant les nuages gris, parvenant à peine à réchauffer la cime des arbres les plus hauts du parc, un disque lumineux pulsait dans un ciel bleu sans coton, faisant frissonner de plaisir les plus petits brins d'herbe du jardin.

William profitait de cette magnifique journée. Il avait installé son chevalet près du bassin dont la surface était limpide, loin de la maison de campagne qui avait fière allure, avec son lierre recouvrant plus de la moitié des murs. Tourné vers l'entrée de la demeure, il avait jeté son dévolu sur le groupe d'individus qui parlaient, jouaient aux quilles ou aux cartes, dames habillées de mousseline et d'ombrelles de dentelle ou messieurs en costumes clairs et montres à gousset. Quelques enfants réchauffaient un peu plus l'atmosphère par leurs cris de joie, souvent réprimandés par les mères ou les gouvernantes, car il n'était pas convenable de faire autant de bruit.

Le jeune homme aimait ces instants de la vie quotidienne et tenait à les immortaliser sur ses toiles. Sa dernière en date représentait une scène de chasse du point de vue d'un renard, dont on voyait un bout de la queue en premier plan. William était très fier de ce tableau, mais ne l'avait montré à personne, le jugeant trop peu conventionnel. Il ne se sentait pas encore prêt à faire face aux critiques. Pour tout dire, il gardait précieusement son œuvre pour son dossier d'entrée à l'école de la Royal Academy, qu'il espérait intégrer à la rentrée prochaine, bien que la sélection soit sévère. Kenneth, un ami d'Oxford, avait tenté de l'en dissuader. Il aurait voulu qu'il décide de continuer ses études de droit avec lui. Son père leur proposait à tous deux un poste d'aide-secrétaire au gouvernement pour lancer leur carrière politique. William s'y était farouchement opposé, rompant brutalement le lien intime qui les unissait jusque-là. Il n'en gardait pas de séquelles, peut-être une légère amertume, fugace et intermittente. Le jeune homme était néanmoins certain de son choix. Il étudiait en dilettante les grands peintres qui avaient marqué l'Antiquité, le classicisme et le romantisme, et se rendait à toutes les expositions dont il entendait parler. Il avait un temps été attiré par l'esthétisme, mais en était finalement revenu pour préférer les paysages bruts et imposants de Gainsborough ou la passion tantôt rigide, tantôt vaporeuse de

Turner. Ce dernier avait enflammé son imagination et ses coups de crayon par ses représentations architecturales monumentales. William rêvait d'avoir un jour son talent, mais il en était encore loin, il en avait conscience. À ce jour, il espérait seulement avoir le niveau pour intégrer l'Académie royale des arts de Londres.

Ainsi, il peignait tous les jours, choisissant les sujets ainsi que la luminosité de chacun de ses travaux avec beaucoup de soin. Ce jour-là, cet après-midi éblouissant de soleil l'avait inspiré. Il avait l'intention d'inonder de lumière sa représentation d'un instant champêtre. Il n'en était encore qu'à des croquis détaillés sur son carnet, la toile vierge et lisse devant lui, lorsqu'il sursauta, surpris par une voix qu'il ne connaissait pas.

*

Nigel Trengove n'avait jamais été très friand de ce genre d'invitation. Il aurait préféré rester chez lui à peindre dans l'intimité de son atelier, au tout dernier étage de leur maison de ville. Mais voilà, il avait passé un marché avec sa femme : il était tenu de la suivre dans ses démonstrations sociales aussi souvent que possible, à savoir tant qu'il n'y avait pas d'impératif. Ils avaient donc attelé leur voiture pour venir passer le week-end chez les Goodfeather dans leur maison de campagne, lui, Suzanne et leurs deux fils, acceptant indirectement l'ennui futur de conversations politiques et économiques auxquelles Nigel n'accordait d'intérêt que pour la bienséance la plus élémentaire.

Malgré tout, il était parvenu à trouver un certain plaisir à cette sortie, car le soleil était au rendez-vous. Si la grisaille londonienne ne le dérangeait pas, tant il y était habitué, il lui semblait renaître chaque année à l'approche des beaux jours. Il avait décidé de s'éclipser du groupe de discussion et de jeux pour une promenade solitaire dans l'immense parc du domaine et avait fait un détour par les écuries, flattant la jument alezane qui paraissait l'apprécier. Descendu jusqu'au petit lac, il avait pris le temps de faire une sieste au son du clapotis de l'eau qui écrasait avec tendresse la terre meuble. Les racines des arbres se jetaient vers le ciel avec l'élégance de ballerines en plein entraînement, avant de plonger à travers la surface liquide, fatiguées, soudain, de cet épuisant effort.

Sur le trajet qui le ramenait vers la maison, il aperçut le dos d'un homme face à un chevalet et une toile blanche. Il fut étonné de constater la présence d'un peintre ici, personne n'en ayant fait mention lors du dîner de la veille. À moins qu'il n'ait été distrait à ce moment-là, ce qui était tout à fait probable. En se rapprochant, il se posta non loin et reconnut le fils cadet des Goodfeather, trop

concentré pour le remarquer. Nigel Trengove en profita pour jeter un œil à son travail de croquis, qu'il jugea encore simple, mais plutôt prometteur, s'il parvenait à capter la lumière iridescente de la scène. Rien n'était moins sûr. Le potentiel était pourtant bien présent dans chacun des gestes du peintre, et Nigel savait qu'il pourrait acquérir la théorie pour parfaire la sensibilité qu'il avait déjà. Considérant que le talent en art s'apprenait d'autant plus aisément que la passion était innée, il se fit la réflexion que le coup de crayon alerte du jeune homme pouvait être révélateur d'un futur grand peintre, à condition de travailler sans relâche. Sa perspective avait beau être approximative, ses traits bondissaient vers le ciel avec fougue et enthousiasme comme les racines épuisées des arbres bordant le lac.

— Vos dessins ont du potentiel, commença Nigel, faisant sursauter le jeune homme qui se croyait seul.

— Pardon ?

La mine du crayon suspendue entre deux traits, William Goodfeather se tourna vers le nouvel arrivant, portant ses mains à son front pour se protéger des rayons aveuglants. Décidément, le soleil de ce mois de mai possédait une luminosité peu commune pour la région.

— Vos croquis, je les trouve plutôt bons. Allez-vous commencer la toile aujourd'hui ?

— Il le faut. J'ai encore quelques projets à réaliser avant de pouvoir envoyer mon dossier à la Royal Academy. Le dernier délai est en juin.

Nigel Trengove fut surpris de la réponse de William, mais quelque chose lui disait qu'ils ne s'étaient pas croisés par hasard. Le père de William avait-il comploté pour les faire se rencontrer afin que Nigel aide son fils à entrer à l'Académie royale des arts de Londres ? Après tout, il y était un professeur renommé, ayant bon espoir d'intégrer le conseil d'exposition dans l'année à venir.

— Je vous suggère tout de même de bien observer votre sujet et d'analyser la luminosité, sur chacun des détails, pour que vous puissiez vous en souvenir lorsque vous travaillerez votre toile plus tard. Les instants sont éphémères, tout comme la lumière, ne l'oubliez pas. Imprégnez votre regard de votre tableau avant toute chose, afin de pouvoir solliciter cet instant et les sensations qu'il a provoquées en vous dès que vous le désirerez. L'image et son émotion sont indissociables.

— Vous êtes sir Trengove, n'est-ce pas ? Nous nous sommes croisés au dîner hier soir.

— C'est fort probable, en effet, répondit Nigel avec un sourire au coin des lèvres.

William Goodfeather prit quelques longues secondes pour détailler le visage de Nigel Trengove. Plus vraiment jeune, ce dernier était encore dans la fleur de l'âge et semblait presque au sommet de sa carrière professionnelle, d'après ce que lui avait dit son père. Son regard brun cuivré dégageait autant de chaleur que de bienveillance. Bel homme, il paraissait s'entretenir. Peut-être faisait-il de l'escrime ou de l'équitation à ses heures perdues ? À moins qu'il soit plutôt du genre bagarreux en s'essayant à la boxe. Il imaginait bien Nigel Trengove s'adonnant à un sport moderne, loin des vieilles habitudes. Le sourire qu'il lui adressait en cet instant en témoignait.

Alors que ce dernier commençait à s'éloigner, William l'interpella une nouvelle fois.

— J'espère suivre vos cours à la rentrée prochaine...

Était-il trop téméraire ? William avait tendance à ne jamais savoir lorsqu'il dépassait les limites. Au fond, il s'en souciait assez peu et faisait le strict minimum pour conserver une image correcte auprès de ses parents et de leurs amis. Durant ses études à Oxford, il avait appris à se connaître. Il aimait l'originalité, la liberté, la vie dans tous les plaisirs qu'elle pouvait apporter. Pour lui, la morale n'était qu'un frein à la création artistique.

Nigel Trengove se tourna à peine, offrant un profil en clair-obscur au jeune homme.

— Je l'espère également.

Chapitre 1

Londres, automne 1894.

Du haut d'un trépied instable, Elizabeth Dewey tentait d'attraper le bilboquet caché derrière une rangée de soldats de plomb, au fond de la dernière étagère de l'armoire. Qui pouvait bien avoir eu l'idée de placer ce jeu si haut ? Surtout, qu'est-ce qui avait poussé Michaël Trengove à lui demander ce vieux bout de bois qu'il n'avait plus touché depuis plusieurs années ? Cet enfant était insupportable. Si son plus jeune frère était doux, sage et attentionné, l'aîné avait un fort caractère que la gouvernante n'avait pas encore réussi à dompter, malgré les six mois qu'elle venait déjà de passer à leur service.

Le trépied tangua dangereusement alors qu'elle se hissait sur la pointe des pieds. Ses doigts se refermèrent enfin sur l'objet convoité tandis que l'enfant de douze ans pestait contre le temps qu'elle mettait à satisfaire ses caprices. Jamie donna un coup de coude à son frère aîné, lui intimant plus de patience.

— Laisse donc miss Betty tranquille ! Tu ne vois pas qu'elle fait de son mieux ?

Il n'avait que neuf ans, mais était d'une maturité surprenante comparé à Michaël. Betty en avait été étonnée dès les premières semaines après son arrivée. L'aîné avait un comportement lunatique et tempétueux que la jeune femme tentait de canaliser par les études tandis que le cadet était déjà patient et d'un naturel enjoué.

*

La jeune femme avait eu la chance considérable de pouvoir entrer dans la maison des Trengove au poste de gouvernante, habituellement réservé à des dames ou demoiselles désargentées. Ses origines à elle étaient modestes. De plus, il s'agissait également de son premier emploi en tant que domestique ; les recommandations nécessaires lui manquaient. Elle n'avait que la bonne réputation de sa mère qui travaillait comme cuisinière dans une famille respectable. Cette dernière avait dû quitter sa fonction lorsque sa pneumonie avait empiré, obligeant sa fille à s'occuper d'elle avec le maigre bas de laine qu'elle avait pu constituer. La maladie ne fit malheureusement que s'aggraver malgré toute la bonne volonté de la jeune femme.